

2^e année.
N° 84.

LE NUMÉRO : 25 CENTIMES

24 Juin 1916

J'ai vu...



FIANÇAILES ROYALES
LA PRINCESSE YOLANDE
FILLE DU ROI D'ITALIE, EST FIANCÉE
AU PRINCE DE GALLES
HÉRITIER DU TRONE D'ANGLETERRE

FOP. 47

J'ai vu...

LA CONFÉRENCE ÉCONOMIQUE ET LES BUTS DE GUERRE ⁽¹⁾



M. Briand, p^r de la conférence.

LA conférence économique, décidée en mars, s'est réunie le 14 juin. Elle fera œuvre utile, à condition de rester sur le terrain des réalités militaires et politiques.

M. Lloyd George a défini ce terrain : « Avant de discuter le régime commercial d'après guerre, disait-il il y a peu de semaines, il s'agit d'abord

de gagner la guerre. Tout dépend de cela. » Il estime en d'autres termes que les mesures économiques de guerre, plutôt que les projets d'après guerre, constituent l'essentiel du programme de la conférence.

Nous pensons comme M. Lloyd George et nous pensons aussi qu'en attribuant à celle-ci comme principale mission la préparation d'accords douaniers, destinés à répondre, la paix signée, à une union douanière austro-allemande, on commettrait la pire des erreurs.

Nous estimons en effet que l'œuvre économique capitale de la guerre n'est pas d'élaborer cette modeste riposte à un projet supposé réalisé, mais au contraire d'empêcher, par tous les moyens, la réalisation de ce projet et la formation de ce *Mittleuropa*, dont certains, semble-t-il, voudraient se borner à parer les coups.

Ne nous y trompons pas : la question est vitale. La création de « l'Europe centrale » sous l'hégémonie de Berlin est un des buts de guerre de l'Allemagne, le principal peut-être. Ce but atteint, l'Allemagne serait victorieuse. Tous les tarifs douaniers du monde n'y changeraient rien.

LES BUTS ÉCONOMIQUES DE L'ALLEMAGNE. LE PLAN PANGERMANISTE COMMERCIAL.

La campagne de 1870 a fait l'unité de la petite Allemagne. On veut que celle de 1914 fasse l'unité de la grande Allemagne. Il ne s'agit donc pas seulement de nous préparer à lutter après la guerre contre le bloc économique de l'Europe centrale. Il s'agit par la guerre de s'opposer à sa constitution.

Le plan allemand n'est pas nouveau. Tannenberg l'a exposé en 1911. Frédéric Naumann vient de le reprendre en 1915.

Ce plan, dont un livre de M. André Chéradame — *le Plan pangermaniste démasqué* — nous rappelle opportunément les grandes lignes, a pour base la confédération de l'Europe centrale, pour couronnement la mainmise allemande sur l'Orient européen et asiatique au moyen de la voie impériale Hambourg-Bagdad-golfe Persique.

(1) Nous empruntons cet article à notre grand confrère *Le Temps*, qui nous semble avoir traité de façon parfaite cette question, dont l'importance domine toute la guerre.

Si l'on veut s'assurer qu'il est toujours vivant, qu'on regarde la « carte de guerre » de M. de Bethmann-Hollweg. Le programme pangermaniste comportait l'occupation de 3 millions 1/2 de kilomètres carrés au delà des frontières actuelles de l'empire. De ces 3 millions 1/2, les armées allemandes occupent actuellement 3 millions, tant chez leurs alliés que chez leurs adversaires.

Si l'on veut suivre l'application de ce programme à l'Europe centrale, qu'on lise dans le livre de Naumann le tableau des mesures douanières économiques, militaires et même politiques, par quoi s'élaborera l'absorption de l'Autriche-Hongrie dans la masse pangermaniste. Tout est prévu.

Tout est décrit.

Si l'on veut en vérifier les prolongements orientaux, qu'on se rappelle, après la conquête de la Serbie, le lancement théâtral du « train des Balkans », salué par la presse comme « l'aurore d'une magnifique prospérité ». Qu'on note aussi la continuation, en pleine guerre, du chemin de fer de Bagdad (tronçon Islahié-Massouré).

Suivant les résultats militaires, ce plan sera réalisé en tout ou en partie. Mais, quels que soient ces résultats, l'Allemagne compte bien,



Un groupe de délégués à la conférence économique des Alliés qui s'est réunie le 14 juin au quai d'Orsay. Au milieu : les délégués russes : MM. Raffalovich et Prorowsky.

sans même attendre la paix, en réaliser l'essentiel : la création de l'Europe centrale. Cela fait, le reste suivrait avec le temps. C'est toute la politique d'Helfferrich.

Le jour où ce bloc serait formé, le jour où l'Allemagne des Hohenzollern aurait mis la main sur les 50 millions d'habitants de l'Autriche-Hongrie, nous serions, nos alliés et nous, les vaincus du lendemain, même si nous étions les vainqueurs de la veille. Des traités de commerce entre les puissances de l'Entente ne suffiraient pas à y remédier.

Quelque considération que nous inspire la conférence de Paris, quelque intérêt que nous attachions à ses efforts en ce qui touche la conduite économique de la guerre, nous sommes donc convaincus que le but d'avenir fixé par certains à son action échappe à sa compétence.

QUE DOIT FAIRE L'ENTENTE ?

Le but économique de l'Entente, il est clair : c'est d'interdire à l'Allemagne d'atteindre celui qu'elle vise ; c'est d'empêcher la création du *Mittleuropa* de Tannenberg, de Liszt, de Naumann et de Helfferrich. Nous y réussirons par la force, non par des conférences ou par des tarifs.

M. Hughes, un des plus rudes adversaires du plan économique allemand.



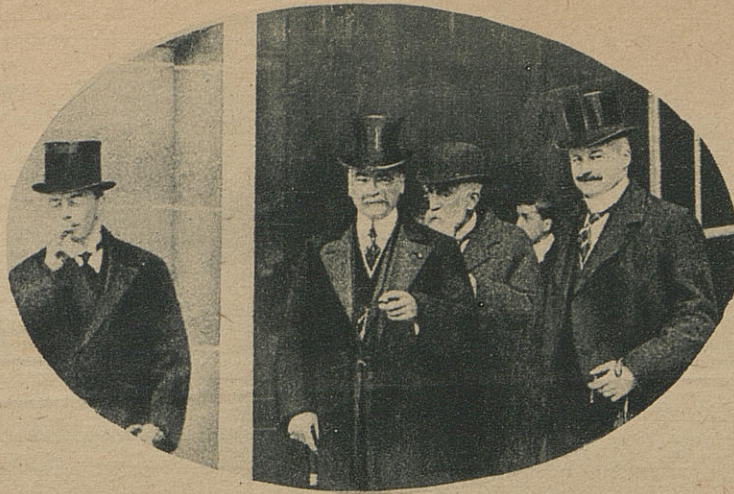
But économique, but politique aussi — car tout se tient, — et singulièrement plus précis, plus nécessaire, plus impérieux que les conceptions vagues sur la « réparation du droit » ou la « destruction du militarisme prussien ». Le droit réparé, le militarisme prussien détruit ne fonderaient, si le *Mitteuropa* était créé, qu'une paix sans durée.

Dans un article de *l'Humanité*, M. Marcel Cachin écrivait le mois dernier : « Si par malheur se réalisait, par le fer et par le feu, cette unification brutale que résume le

équivoque l'abîme qui sépare les deux conceptions.

Qu'elle étudie des accords futurs, rien de mieux. Mais qu'elle ne suppose à aucun prix que ces accords puissent servir à rien, si l'Allemagne, même vaincue, y devait opposer le *Mitteuropa*, pour lequel elle se bat. Ce serait le pot de terre contre le pot de fer.

Nous faisons, nos alliés et nous, la guerre à la guerre. Pour fonder une paix solide, il faut que la victoire brise à jamais le plan redoutable dont le pangermanisme poursuit l'exécution et dresse devant



Les délégués belges à la conférence économique.



Law Bonar.

La réunion plénière des délégués des puissances par M. Briand, président du Conseil



de l'entente à la conférence économique présidée et ministre des Affaires étrangères.

(Section photographique de l'armée.)

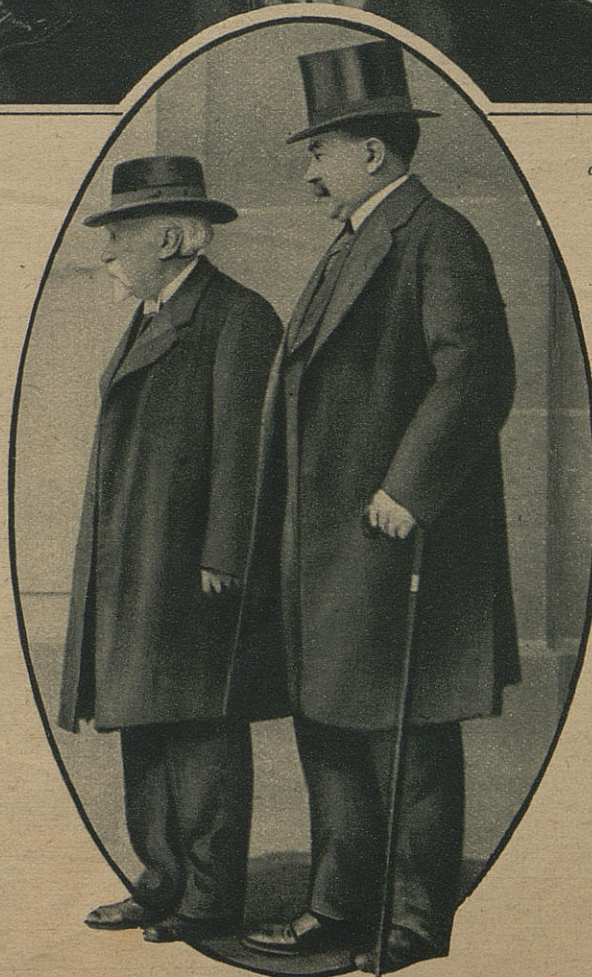


M. Jules Melin, ministre de l'Agriculture.

Mitteuropa, nous aurions beau, après la tourmente, parler de paix : ce serait à nouveau la guerre fatale.»

C'est l'évidence même et on peut faire sur cette évidence l'union de tous les partis français, l'union de tous les alliés.

Nous voilà loin du programme empirique et humble destiné à opposer simplement à l'union de l'Europe centrale l'union douanière de l'Entente. Il importe qu'au début de ses travaux la conférence de Paris mesure sans



MM. Emile Combes et Paul Fauntlevé à la conférence.

lui la barrière des nationalités libérées d'Autriche-Hongrie et de la Pologne ressuscitée.

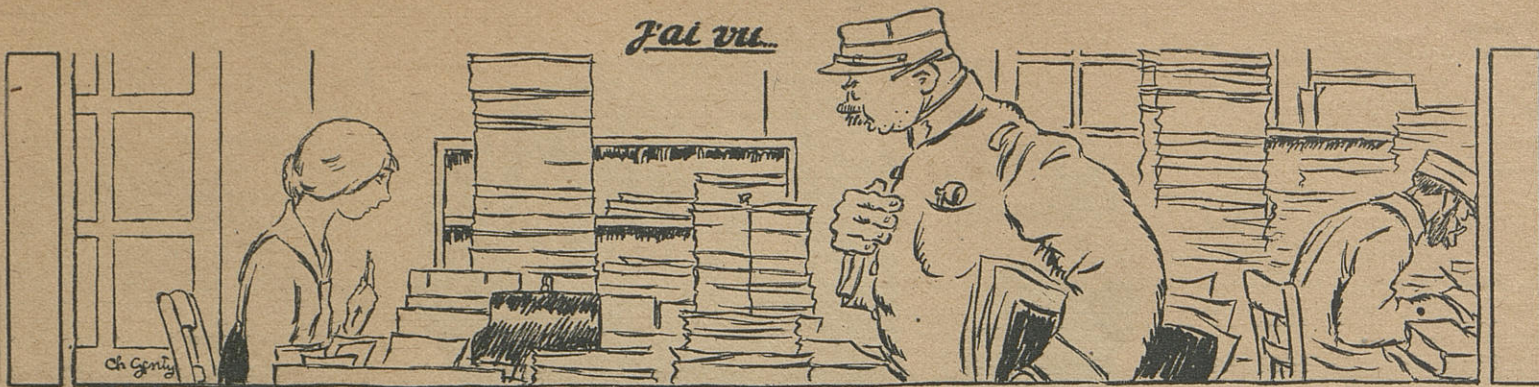
Cette libération sera un acte politique conforme à notre idéal. Ce sera en même temps l'acte économique décisif.

❖ ❖ ❖

La conférence de Paris rendra un service éminent si, par une clairvoyance modeste, elle reconnaît et elle proclame que l'essentiel de l'œuvre à laquelle elle s'attache dépasse les moyens dont elle peut disposer.

Le président de la Délégation portugaise.





L'ADJUDANT A LA DACTYLO. — « Vous n'êtes pas venue ici pour regarder travailler les autres! »

“ JE VOUS AMÈNE LA DACTYLOGRAPHE! ”

Fantaisie par Jacques BAUDIER.

SCÈNE I

Un bureau de secrétaire dans une caserne, une dizaine d'auxiliaires autour des tables. A un bureau plus important: M. Claire, adjudant en retraite, qui a repris du service. Le capitaine entre: « Fixe! » Tous les secrétaires se lèvent: « Repos! repos! » Ils se rassoient. Le capitaine est suivi d'une petite jeune fille toute rose, intimidée, mais charmante.

LE CAPITAINE. — Adjudant! je vous amène la dactylographe; le ministre veut qu'on emploie des femmes, j'emploie des femmes: je ne discute pas... Voilà votre place, Mademoiselle, installez-vous.

LA DACTYLO. — Bien, Monsieur.

LE CAPITAINE. — Appelez-moi: Mon capitaine! C'est plus militaire...

LA DACTYLO. — Bien, Monsi... (elle se reprend.) Bien, mon capitaine.

LE CAPITAINE (aux scribes). — Quant à vous, Messieurs, je pense que la présence d'une femme... d'une jeune fille dans votre bureau vous imposera une tenue qui... une tenue que... enfin une bonne tenue... preuve d'une parfaite éducation. Une femme a beau être dactylographe... dans une caserne... c'est une femme tout de même... Je compte sur votre tact, sur votre politesse... Je ne viens pas ici la menacer à la bouche, mais je f... dedans le premier qui dira un gros mot... C'est entendu.

(Murmures des secrétaires qui parlent à mi-voix de l'excellence de leurs manières.)

LE CAPITAINE. — D'ailleurs, adjudant, c'est vous que je rends responsable et, si Mademoiselle se plaint d'un manque d'égards, c'est vous que je boucle... De la politesse, hein! A part ça, elle est soldat comme ses camarades et doit se plier aux exigences de la discipline.

Le capitaine sort.

SCÈNE II

Un grand silence. Les secrétaires contemplant la jeune fille qui baisse timidement les yeux.

L'ADJUDANT. — Alors quoi, il n'y a plus moyen de travailler... Le premier qui lève le nez, je le visse... C'est compris?

LA DACTYLO (malgré elle). — Oh! Monsieur...

L'ADJUDANT. — Mon adjudant, s'il vous plaît. Je suis adjudant... ça se voit, je crois... (Et rageusement il reprend son labeur: appuyer un timbre humide sur des feuilles de papier.)

Assise devant sa machine, la petite dactylo attend... Cinq minutes se passent, le secrétaire qui lui fait vis-à-vis lève les yeux et lui sourit de loin en faisant du revers de la main passée le long de la joue le geste qu'on se rase. Elle rougit: Un temps plus long, elle ne sait que faire et tousse discrètement pour éviter qu'on l'oublie tout à fait. Tous les secrétaires se retournent.

L'UN. — Vous êtes enrhumée, Mademoiselle?

UN AUTRE. — Voulez-vous une pastille de pâte pectorale? (Il se précipite vers elle.)

LA DACTYLO. — Merci, Monsieur...

L'ADJUDANT (qui suspend un instant son labeur). — Ce n'est pas fini, cette vie-là!

LES SCRIBES (en chœur). — On nous a dit d'être polis!

L'ADJUDANT (à la dactylo sans aménité). —

Vous n'êtes pas venue ici pour regarder travailler les autres... Approchez...

LA DACTYLO. — Bien, monsieur.

L'ADJUDANT. — Je vous répète que je suis adjudant... c'est curieux que vous ne puissiez pas vous fourrer ça dans la tête. (A un scribe.) Caporal, vous ferez demain une théorie à cette personne sur les marques extérieures de respect.

LE CAPORAL (empressé). — Mais tout de suite si vous voulez, mon adjudant.

L'ADJUDANT. — Allez vous asseoir!... Non pas vous, la dactylographe, restez là. Il faut que je vous immatricule.

LA DACTYLO (apeurée). — Quoi...

L'ADJUDANT. — Cherchez pas à comprendre et répondez: votre nom?

LA DACTYLO. — Jouvellier... (regardant ce qu'il écrit.) Avec deux l.

L'ADJUDANT. — Deux l... (spirituel.) Vous êtes biplan! (Il rit.)

LA DACTYLO. — Plaît-il?

L'ADJUDANT. — C'est une plaisanterie... Il y a des aéroplanes qui n'ont qu'une aile, c'est des monoplane; il y en a qui ont deux ailes... c'est des biplane. Vous avez deux ailes... vous êtes biplane... C'est une plaisanterie!

LA DACTYLO. — Ah! oui...

UN SECRÉTAIRE. — Ce n'est pas tout à fait exact... Un monoplane...

L'ADJUDANT. — La ferme, vous. (A la dactylo.) Votre petit nom?

LA DACTYLO. — Maximilienne...

L'ADJUDANT. — Vous appelez ça un petit nom?... C'est une plaisanterie... Votre classe?

LA DACTYLO. — Ma classe?

L'ADJUDANT. — Oui, votre classe?... enfin, votre date de naissance?...

LA DACTYLO. — Ah! oui... le 16 mai 1899.

L'ADJUDANT. — Classe 19... engagée ou appelée...

LA DACTYLO. — S'il vous plaît?

L'ADJUDANT. — Néant! — Vous savez lire, écrire et compter?

LA DACTYLO (souriant). — Naturellement!

L'ADJUDANT. — Quoi, naturellement?... Quand je suis arrivé au régiment, je ne savais ni lire, ni écrire... et je ne suis pas plus bête qu'un autre! Ce n'est pas une façon de répondre: Oui ou non! vous n'avez que ça à dire.

LA DACTYLO. — Oui!

L'ADJUDANT. — Mariée?

LA DACTYLO. — Non!

L'ADJUDANT. — Célibataire?

LA DACTYLO. — Cela va de soi!

L'ADJUDANT (hors de lui). — Pourquoi donc que ça va de soi! Vous ne pouvez pas être veuve? vous ne pouvez pas être divorcée?

LA DACTYLO. — Je ne dis pas...

L'ADJUDANT. — Faudrait voir à ne pas me faire passer pour un imbécile, hein! parce que moi je vous f... dedans...

LE CHŒUR DES SCRIBES. — Oh!... (A mi-voix.) Et la politesse...

L'ADJUDANT (hors de lui). — Le premier qui bronche, je le visse! Quant à vous, la dactylo, allez-vous faire habiller.

LA DACTYLO. — Quoi?

L'ADJUDANT. — Vous ne comprenez rien à rien, je parle français, je pense! Allez vous faire habiller.

LA DACTYLO (qui proteste). — Mais...

L'ADJUDANT. — Vous saurez d'abord ceci, c'est qu'un ordre est un ordre et qu'on l'exécute d'abord avant de roupéter... Vous pensez

que vous allez rester dans une caserne avec votre petite jupe, votre petit corsage et tout le saint frusquin. J'ai été sous-officier quinze ans, moi, la dactylo, et sais tout de même mon métier. Quand un bleu arrive, on l'habille... et quand il est habillé on lui fait couper les cheveux... Allez vous faire couper les cheveux!

LA DACTYLO (qui n'est pas rassurée du tout). — Mais non! mais non!

L'ADJUDANT. — Et puis à la douche... c'est dans le règlement. Caporal, conduisez la dactylo à la douche!

TROIS CAPORAUX, se précipitent. — Avec plaisir, mon adjudant.

L'ADJUDANT. — Les bleus qui veulent faire les malins, je les dresse, moi. Vous entendez... La discipline est pour tous... Rompez!

LA DACTYLO. — Mais je vais réclamer au capitaine... je vais réclamer...

L'ADJUDANT. — Ah! ah! c'est comme ça! et bien vous allez commencer par descendre à la salle de police, et je vous ferai coucher à l'ours, si vous continuez... et passer au tourniquet, si ça ne suffit pas...

LA DACTYLO (en larmes). — Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

L'ADJUDANT. — Allez, caporal, menez-moi cette gamine-là à la boîte... et rondement... Je vais faire mon rapport.

SCÈNE III

Les secrétaires, atterrés, se demandent si un vent de folie n'a pas passé sur le bureau quand tout à coup le capitaine entre: « Fixe! » — « Repos! » Même formalité que précédemment.

L'ADJUDANT (au port d'armes). — Mon capitaine, je dois vous rendre compte... (Une émotion fait trembler sa voix) que, soucieux de maintenir la discipline et le prestige de mes galons, j'ai fait descendre la dactylographe à la salle de police.

LE CAPITAINE (affolé). — La dactylo à la salle de police!... Mais qu'est-ce qu'elle a fait?... Qu'est-ce qu'elle vous a dit?

L'ADJUDANT (avec une autorité que rien ne saurait démonter). — Elle a refusé de se faire couper les cheveux!

JACQUES BAUDIER.

UNE SEMAINE DE GUERRE du 9 au 15 Juin.

VENDREDI 9. — Le total des prisonniers autrichiens s'élève à 1 144 officiers et 64 714 soldats.

SAMEDI 10. — Le ministre italien Salandra, mis en minorité démissionne.

— Le juge Hughes est désigné par les républicains comme candidat à la présidence de la République des Etats-Unis.

DIMANCHE 11. — Le bilan des prises russes s'élève à 107 500 prisonniers. Les Russes reprennent Dubno.

LUNDI 12. — Les anglo-français occupent l'île grecque de Thasos en face de Cavalla.

MARDI 13. — L'heure légale est avancée d'une heure.

— M. Bosselli, doyen de la Chambre italienne est chargé de constituer le nouveau cabinet.

— Les Russes entrent dans les faubourgs de Czernowitz.

MERCREDI 14. — Les Canadiens reprennent les positions de Zillebecke.

JEUDI 15. — La conférence économique des alliés à Paris s'ouvre à Paris, sous la présidence de M. Briand.

— Dans la Baltique, les navires russes coulent un croiseur et onze transports allemands.

J'ai vu.



**LE DÉFENSEUR DE LA COTE 304, LE GÉNÉRAL BAZELAIRE (+),
EST FÉLICITÉ PAR LE GÉNÉRALISSIME**

Quelques ruines et quelques tranchées avancées, voilà tout ce qu'ont obtenu les six nouvelles divisions que le Kronprinz avait lancées pour conquérir Verdun avant la Pentecôte. Les soldats du général Bazelaire, l'intépide défenseur de la cote 304, ont décimé ces divisions ennemies. Le général Joffre, accompagné

du général Humbert (que l'on voit de dos, à droite), est venu jusqu'aux premières lignes féliciter le général Bazelaire et ses hommes : visiblement ému par l'héroïsme de ces soldats, le généralissime ne put s'empêcher d'embrasser plusieurs de ces braves qu'il aperçut en descendant de son automobile.



AU PAYS DE LA MER SANGLANTE

Nous avons dit ce que fut la bataille du Jutland. On ne peut évoquer sans frisson certaines phases de cette formidable rencontre qui dépassent en épouvante les pires péripéties de la tranchée. Les survivants revenus en Angleterre conservent comme une vision de cauchemar la vision des grands monstres d'acier se canonnant, explosant, sombrant et mêlant, au ras des vagues,

leurs milliers d'épaves et de noyés! Mais ils ont aussi des souvenirs héroïques; ils ont vu les canonniers anglais des cuirassés et des croiseurs perdus faire leur devoir " jusqu'au bout! " Blessés à mort dans les tourelles déchiquetées, ces braves continuèrent à servir les pièces, à pointer, à tirer, pendant qu'ils sentaient le navire s'enfoncer sous leurs pieds!...



AU PAYS DES AMANDIERS EN FLEURS

... Et voici, dans le même temps, le printemps au Japon ! Dès que les arbres sont fleuris, les petites mousmés s'assemblent dans les jardins ; elles se promènent, presque mystiques, le long des taillis renaissants ; elles observent, dans l'eau dormante de leurs étangs, les jeux nouveaux du soleil, les

reflets roses ou neigeux des pêchers ou des amandiers fleuris, puis elles cisellent des vers minuscules et précieux... Mais ceci n'empêche pas, on le sait, les époux de ces " dames chrysanthèmes " de produire intensivement, pour leurs nouveaux alliés les Russes, d'innombrables munitions de toute sorte.



La page que nous avons donnée, " la Danse de la Victoire ", a trouvé chez nos soldats un tel accueil, que nous n'hésitons pas

A PROPOS DE L'ŒUVRE DES ORPHELINS DE LA GUERRE. — LA BONTE SŒUR DE LA BEAUTÉ.
à leur montrer encore des visages charmants. Ce sont ceux d'actrices célèbres, ou de dames patronnesses qui se sont occupées de l'œuvre des orphelins de la guerre. On sait ce qu'est cette œuvre, et le succès qu'elle a eu en Amérique surtout, où des milliers d'enfants

riches prélèvent dix sous par jour, sur leurs dépenses, pour entretenir un petit Français dont le père est mort au champ d'honneur.

CARNET D'UN PRISONNIER (1)

Quel aspect étrange que tous ces prisonniers vêtus de haillons ! Les képis étaient rares autant que les pantalons rouges. Cela vint de l'usure d'abord, du typhus surtout. En effet, chaque malade entrant à l'hôpital laissait à la désinfection ses habits. Quand il sortait de l'hôpital, on lui remettait un pantalon, une veste, rarement une capote, pris au hasard dans les amas de costumes mélangés quise trouvaient sans emploi par suite de la mort de malades. Comme c'étaient des Austro-Allemands qui étaient chargés de ce travail et qu'ils ne pouvaient sentir les Français, ils leur donnaient tout ce qu'il y avait de vieux et de sale, et gardaient pour eux les objets en bon état. Avec nos capotes, ils se faisaient faire de superbes complets.

Tous les pantalons rouges allaient aux Russes et les vestes des Russes aux Français. Quant aux Anglais, qui venaient de recevoir de leur gouvernement des complets et manteaux neufs, ils étaient avec des guenilles belges, françaises et russes. Ceux qui n'avaient pas retrouvé leurs souliers, recevaient d'énormes sabots. Tous les Russes en demandèrent, mais le lendemain, ils les débitèrent pour les poêles de cuisine. Dans chaque compagnie il y avait, outre les deux poêles de chauffage, des petits poêles pour faire la cuisine. Un ordre les supprima. On ne put plus faire de feu qu'à l'extérieur. Alors chacun s'ingénia à fabriquer un poêle. Ce fut la grande vogue des foyers construits avec de grandes boîtes de biscuits, et deux fois par jour, à l'heure qui précédait la soupe, on en voyait des centaines devant chaque compagnie. Au début de l'hiver, le général permit de racheter des poêles.

LES NOUVELLES DU DEHORS

Pour nous tenir au courant des événements, les Boches mettaient à la disposition des interprètes des compagnies, les journaux du jour. Pour les prisonniers, on vendait un journal imprimé soi-disant en France, intitulé la *Gazette des Ardennes*.

L'esprit en était affreux et démoralisant. Peu à peu on ne voulut plus l'acheter, on le distribua alors gratuitement. On en fit de même pour un journal anglais qu'on surnomma le *Continental menteur*. Quand il y avait une grande victoire allemande, le camp était inondé d'extrablatt ou longues bandes de papier imprimées en énormes lettres.

J'allai plusieurs fois à Cassel accompagné d'une sentinelle en tenue de sortie. Une fois ce fut pour aller consulter un oculiste. Le « Chef-



LES PRISONNIERS CIVILS AU CAMP DE S... — Au début de la guerre, les Allemands razziaient les populations entières des villes et des villages. Enfants, comme vieillards, subirent la captivité.

Artz » (médecin-chef), à qui je demandais l'autorisation, ne me demanda pas si j'en avais besoin, mais bien si j'avais de l'argent. « De l'argent ? — Oui, pour payer votre consultation. » Les rues me semblaient



Deux interprètes du camp de Cassel.

désertes ; pas de voitures ni d'automobiles, pas d'hommes ; quelques vieillards et nombreux blessés. Dans les magasins, bon accueil : une grande pancarte sur laquelle était écrit en noir : « Tout bon patriote doit dire en abordant un interlocuteur : (en rouge) Dieu punit



Allemands ont des sentiments de brutes ; beaucoup se montraient corrects et sympathiques, quelques-uns véritablement haineux ; tous sont hypocrites et fourbes. Les deux Allemands en qui je rencontrai le plus de haine avaient tous deux vécu en France. L'un, dragon, était lecteur-interprète au bureau des correspondances. Il ne manquait aucune occasion de vexer et d'humilier. Il parlait couramment le français, ayant vécu depuis sa jeunesse à Paris où il travaillait dans une banque allemande. Il vivait maritalement avec une femme à qui il écrivait par l'intermédiaire d'un prisonnier. L'autre, feldwebel de ma compagnie, ex-directeur d'usine à Charleville, était un odieux personnage. Quoique ayant vécu longtemps en France, de la vie française, de l'argent français, de la sueur du peuple français, dans la société d'une ville française, il avait une haine qu'il ne prenait même pas la pudeur de cacher, mais qu'il manifestait par des tracasseries inimaginables.

NOS AMIS LES RUSSES

J'ai entendu dire beaucoup de mal de nos alliés les Russes. Je tiens à mettre cette question bien au point.

Digne, froid, patient, pauvre, mais propre, affamé peut-être, mais travailleur, ingénieux et honnête, le Russe avait honte de ces hommes sans patrie qui s'étaient rendus par régiments entiers sans même tirer un coup de feu. Mauvaises troupes de couverture, disaient-ils. À la suite d'une enquête faite dans les camps par une commission russe et d'une histoire provenant de livres anarchistes russes, reconnus parmi les ouvrages de la bibliothèque, dont les archivistes le ministre de la Guerre interdit à tous les commandants de camp de donner des emplois aux . . .

Les Russes, quoi que leur aient

(1) La 1^{re} partie de ce Carnet a paru dans le n° 79.

J'ai vu...

dit les Boches, ont confiance dans le succès final. Quelle étude du caractère humain qu'un long passage dans un camp de prisonniers ! Au service militaire on ne se retrouve qu'avec des hommes de son âge et de sa région ; là, c'était avec des hommes de tout âge, de toutes les professions et de toutes les régions de France. Puis, à la longue, dans cette vie sauvage, les âmes se montraient à nu avec tous leurs défauts, toutes leurs rudesses, les masques tombaient ; le cœur humain, avec toutes ses passions, s'étalait au grand jour : égoïsme, jalousie, voilà les bases du caractère humain sur lesquelles viennent s'étayer les autres défauts qui étouffent bien trop les quelques rares qualités. Les plus jeunes prisonniers que nous avions parmi nous furent deux frères russes de neuf et onze ans (après quelques jours passés au camp, ils furent envoyés en ville), un jeune Russe de quinze ans (tout le monde le gâta, il devint vite gros comme un moine). Le plus vieux, un civil des régions envahies âgé de soixante-treize ans. Cet homme avait été prisonnier en 70 à Cassel. Il fut moins heureux en 1914, car il mourut de

langueur, dit-on, de privations sûrement. Il y eut également une femme russe qui coucha trois jours dans la promiscuité affreuse d'une compagnie. Elle fut envoyée à Cassel où, paraît-il, elle sert dans un hôpital comme servante.

LES GRANDS BLESSÉS. — L'ÉTAT D'ESPRIT DES ALLEMANDS.

Un dernier point sur lequel je voudrais insister, c'est qu'il y a de nombreux blessés au camp de Cassel qui ne seront peut-être jamais rapatriés et dont les blessures et les infirmités sont plus graves que celles de camarades d'autres camps, acceptés à l'examen de Constance et actuellement rapatriés (raccourcissement de 3 ou 5 centimètres de la jambe, ankylose du genou, etc., etc.) ; il y a des officiers, l'un presque aveugle, l'autre amputé d'une jambe, et des sous-officiers amputés qui, venus jusqu'à Constance de différents camps, ont été refusés parce que gradés. Ces malheureux faisaient peine à voir, tant leur douleur de retourner en Allemagne était profonde. On devrait

s'incliner devant le malheur d'un homme estropié pour le restant de ses jours, lui accorder la faible compensation d'un retour abrégé des souffrances, sans s'attarder à de stupides considérations de grades. J'en viens enfin à mon impression personnelle sur l'état d'esprit des Allemands ; j'ai eu la chance d'être envoyé comme interprète dans un arsenal en construction aux environs de Cassel, à Forst-Bellenhausen. De nombreux prisonniers français et russes y travaillaient comme maçons, charpentiers, serruriers en charpente de fer, terrassiers, mécaniciens pour les moteurs de grue, électriciens, etc., etc. Les autres ouvriers, au nombre de 1 500 au moins, étaient tous des Boches ; quelques sentinelles surveillaient les prisonniers travailleurs, et dans cet espace grand comme une fois et demie le champ de manœuvre des Moulineaux, je me promenais comme bon me semblait, n'ayant de fonctions qu'aux heures de soupe, de paye (60 pfennigs le jour) et dans les baraquements (encore moins hygiéniques et plus sordides qu'au camp).

(A suivre.)

LES PHILOSOPHES DU LYCÉE HENRI IV ADOPTENT UNE FILLEULE DE GUERRE

Les élèves de la classe de Philosophie du Lycée Henri IV.



197 rue de l'Université 9/2 16
Mon cher petit ami
D'accord pour votre idée.
Sa noblesse, montre que vous
serez les dignes successeurs des
classes 14 et 15, classes de héros

Une lettre du général de Maud'huy à

digne de toutes les admirations
Je vous envoie mon portrait comme
vous le demandez. Je vous aime
déjà comme j'aime les braves
soldats qui vous ont précédés
au combat
Avec tous
de Maud'huy

l'un des promoteurs de la belle œuvre.

A ses élèves, le professeur de la classe de philosophie du célèbre lycée Henri IV, M. Drouin, lisait les lettres vibrantes d'un commandant à un de ses amis. Les « philos » s'enthousiasmaient au récit de l'officier qui, après avoir fait la Belgique, Charleroi, la Marne, se battait devant Ypres. Dans ses lettres, le commandant exaltait sans cesse le courage d'un de nos soldats, le fidèle Alliaume. Or, un jour, le 6 janvier 1915, une lettre annonça la mort d'Alliaume. « Que vont devenir et sa femme, et sa petite fille de quelques mois ! », ajoutait le commandant. Le professeur n'eut pas à insister ; la décision des « philos » était prise : la petite Alliaume serait leur filleule. Chaque élève versa dès lors une cotisation de quatre sous par semaine, ce qui permettait d'envoyer, tous les huit jours, un mandat de 20 francs à

Mme Alliaume et sa fille,
la filleule des philosophes
du lycée Henri IV.

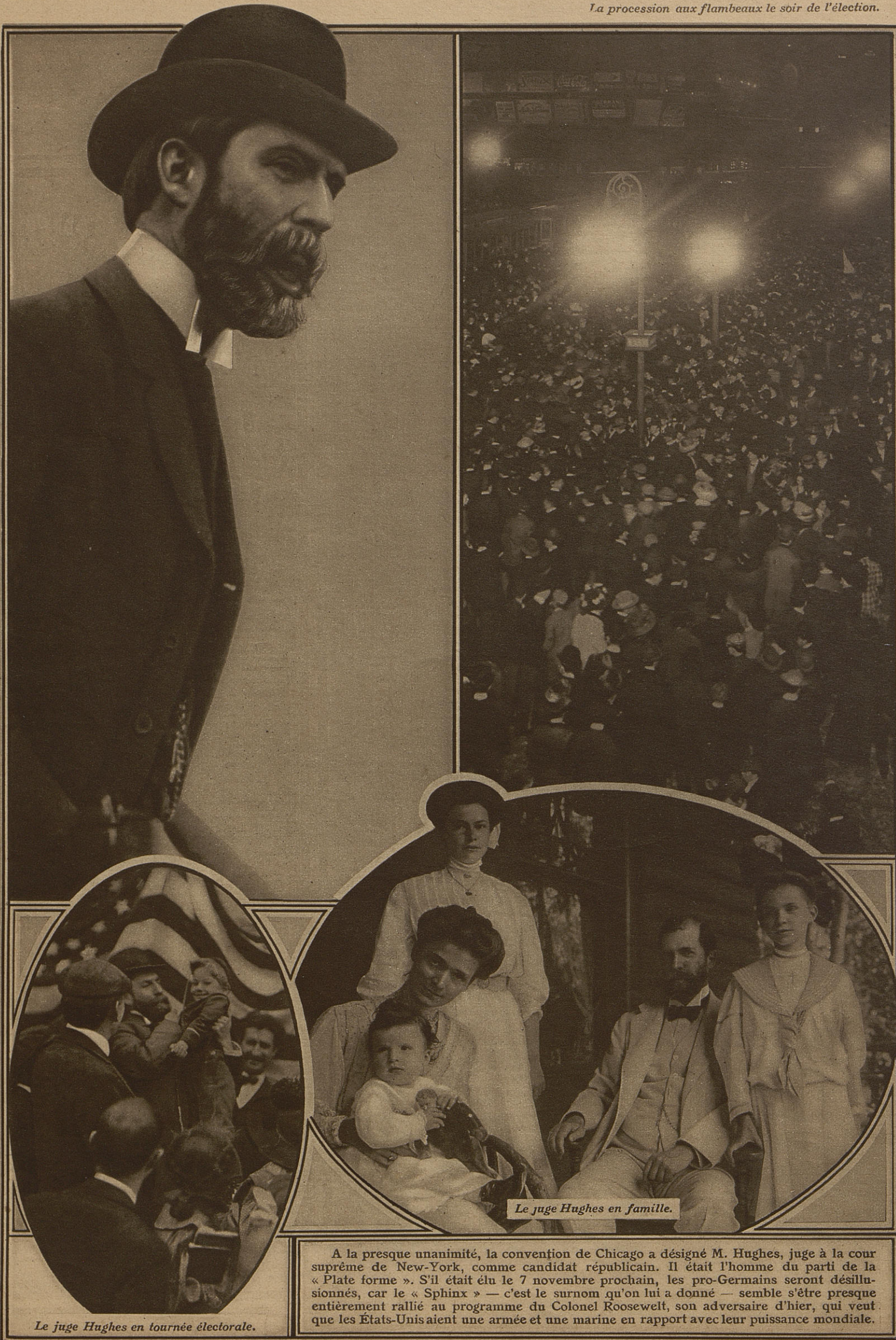
Mont-Chevreil, dans l'Orne, où se trouvent la veuve et sa fillette. Mais ce n'était pas assez ; un comité se forma parmi les « philos » : Aurélien Sauvageot, président (1), Jean Georgin (8), François Crousbe, secrétaire (2), qui décida de faire une tombola au profit de l'orpheline.

Comme il fallait des lots, le Comité s'adressa au roi d'Angleterre, au roi d'Italie, au tsar, à M. Poincaré, à toutes les hautes personnalités enfin qui, toutes, répondirent en envoyant comme lots, soit leur photographie avec leur signature autographe, soit un de leurs livres avec une dédicace. Un grand écrivain danois envoya même 1.200 francs qu'il avait récoltés dans une conférence.

Et, grâce à l'initiative de ces bons petits Français, Marie Alliaume vient de recevoir un chèque de 3500 fr. qui, plus tard, lui servira de dot.

LE JUGE HUGHES REMPLACERA-T-IL LE PRÉSIDENT WILSON A LA MAISON BLANCHE ?

La procession aux flambeaux le soir de l'élection.



Le juge Hughes en tournée électorale.

Le juge Hughes en famille.

A la presque unanimité, la convention de Chicago a désigné M. Hughes, juge à la cour suprême de New-York, comme candidat républicain. Il était l'homme du parti de la « Plate forme ». S'il était élu le 7 novembre prochain, les pro-Germains seront désillusionnés, car le « Sphinx » — c'est le surnom qu'on lui a donné — semble s'être presque entièrement rallié au programme du Colonel Roosevelt, son adversaire d'hier, qui veut que les États-Unis aient une armée et une marine en rapport avec leur puissance mondiale.

S'INQUIÈTE-T-ON ASSEZ DES ADOLESCENTS?

Cette lettre-ci nous la souhaitions, mais nous ne l'espérons pas. La croix de guerre, comme l'on sait, est verte et rouge. — Sang et espérance, — mais ceux qui peuvent accrocher à leur veston ou à leur redingote le ruban jaune et vert, ceux-là ne sont pas des « Gêronte »... , témoin la lettre qui suit.

Comme nous l'avons dit dans nos précédents numéros nous laissons aux "jeunes grognards" toute liberté d'écrire, et sur tous les sujets qui les intéressent. Nous ne sommes entre eux et notre public qu'un simple agent de liaison. Qu'ils effleurent ou traitent à fond une question, qu'ils indiquent en passant une idée pour y revenir longuement ensuite, nous laissons faire, convaincus que leur manière est la bonne et que toutes leurs lettres si pleines de choses, vont se classer et se coordonner d'elles-mêmes. Nous en tirerons simplement, quand il le faudra, les conclusions nécessaires pour le bien de la France d'après la Victoire.

nos adolescents dont personne ne s'inquiète, car en somme c'est vraiment pour eux que vous vous battez. Savez-vous si vous reviendrez de là-bas? Et, si vous revenez, savez-vous si vous serez assez valides

pour profiter vraiment du prix de vos efforts?

« Vois-tu, j'ai bien peur que, malgré la terrible leçon de la guerre, la France reste toujours aussi imprévoyante, aussi insoucieuse de l'avenir. Que fait-elle maintenant pour cet avenir, c'est-à-dire pour la jeunesse?

Il nous semble que ceci est à souligner. D'un côté, éliminer les trop vieux, de l'autre, préparer les trop jeunes pour que la France de demain soit très forte et très belle.

« En quoi se préoccupe-t-elle de la rendre digne de toute la gloire que vous lui avez donnée?

« Car il faut bien le dire, si nos petits sont ce qu'ils sont, ce n'est pas leur faute. Quand s'est-on occupé d'eux depuis la guerre? Alors qu'on devait exiger d'eux encore plus de travail, encore plus de discipline, alors qu'on devait leur donner conscience de leur importance et les pénétrer du sentiment de leur responsabilité, on les a traités en quantité négligeable.

« Peut-être à Paris, où presque tous les professeurs étaient trop vieux pour que la mobilisation les atteigne, n'en a-t-il pas été ainsi; mais dans nos lycées de province, tout a été désorganisé. Sans doute il était juste que l'on assurât avant tout le confort de nos blessés, mais ne pouvait-on le faire sans que ce soit au préjudice de nos enfants? Alors que tous nos hôpitaux sont à moitié vides, nos classes provisoires sont trop pleines et les petits n'ont d'autre but que de « se trotter » au plus tôt d'un local incommode et où ils ne se sentent plus chez eux.

« Sans doute c'est à nous, les mamans, qu'il appartiendrait de réagir, de donner à nos fils un plus strict sentiment du devoir. Mais où veut-on que nous trouvions ce courage? On nous a pris nos maris, on nous a pris nos aînés, nous n'avons plus que nos petits qui, privés de l'autorité du père et du prestige du frère aîné, se croient les maîtres, et qui en abusent un peu — car nous n'avons plus la force de sévir. — Nous avons usé pour vous toute l'énergie et toute la vaillance que notre cœur contenait. Maintenant, il ne nous reste plus que la tendresse... Et lorsque ceux sur qui nous

l'avons reportée ont un peu plus de dix-sept ans, comme Jacques, ne savent-ils pas que, pour nous désarmer, pour nous rendre capables des pires indulgences, il leur suffit de nous dire. « Et puis, maman, qu'est-ce que ça fait, c'est bien le moins que je m'amuse un peu, puisque si la guerre ne finit pas tout de suite ce sera bientôt mon tour de partir — et que je ne sais pas si je reviendrai... »

ARISTARQUE.

(A suivre.)

UN "VIEUX GROGNARD" GROGNE CONTRE "GÉRONTE"

« J'étais à Palestro, où l'on battit la charge. J'étais aussi au Mexique, rapport au frère du vieux d'Autriche (sic) (2) à cause de qui, en ce moment deux de mes petits-fils sont morts. Puis j'ai été à Sedan avec Mac-Mahon.

« Je suis sûr que vous ne me traiterez pas de Gêronte à cause de mon passé... »

Non, ni les "jeunes grognards", ni Aristarque ne pensent à grogner contre les "vieux grognards" qui méritent cette appellation. Le terme de « Gêronte » s'applique beaucoup moins à l'âge qu'à certaines habitudes d'esprit. Il ne nous serait jamais venu à l'idée de l'attribuer par exemple à notre Galliéni, qui combattit comme vous sous Mac-Mahon.

Suivent quelques lignes, du même. Le "vieux grognard" parle d'un de ses fils...

« ... Je vous ai parlé de mes petits-fils, il faut que je vous entretienne maintenant de mon fils aîné; le pauvre garçon n'avait jamais cru à la guerre. Quand je parlais de ma captivité en Allemagne devant mes petits-fils, il souriait, le pauvre enfant, ou il haussait les épaules; le réveil a été dur pour lui: ses deux fils tués, sa fabrique brûlée... Il en est mort lui-même de chagrin.

« Je n'ai rien à ajouter sinon que, quand on a le malheur d'appartenir à une génération qui n'a pas connu la guerre, on s'habitue bien facilement à ne pas y croire... »

Monsieur, vous eussiez mérité d'être jeune en 1914 et que, quel que soit votre âge, vous pouvez vous considérer comme l'égal des jeunes hommes qui combattent devant Verdun.

♦ ♦ ♦

LES ADOLESCENTS : UNE MAMAN CONFIRME UNE OPINION PRÉCÉDEMMENT EXPRIMÉE

« ... Ton frère est maintenant à la veille de son bachot; je dois avouer que cette perspective ne le tourmente pas outre mesure et je pense à toi il y a huit ans! Tout ton temps, tout tes efforts ne tendaient qu'à un but: être reçu. Et tu le donnais avec tant d'énergie, le classique coup de collier, que je tremblais sans cesse de te voir tomber malade.

C'est vrai! Aristarque et sa génération se sont fait pas mal de pouvre en pareille circonstance! Bientôt vingt ans...

Hélas! cela ne rajeunit pas les "Jeunes Grognards".

« Cette fois, je n'ai pas à avoir cette crainte pour mon Jacquot! Mais il ne m'en donne pas moins bien des inquiétudes. C'est que ce n'est plus le bambin travailleur que tu as connu; depuis l'année dernière Jacques ne fait rien, ou presque: il lit les journaux, les commente, flâne dans les rues, blague les professeurs provisoires qui remplacent les anciens maîtres partis au front...

« Du reste, il a beau jeu maintenant. N'a-t-il pas été reçu à la première partie de son bachot, l'an passé, malgré les fautes d'orthographe de son devoir de français? Ne continue-t-il pas à être le premier de sa classe? Sans doute il ne sait pas grand chose, il en convient, mais les autres en savent encore moins; et, puisqu'il n'est pas possible que tous les candidats soient refusés, il est bien sûr d'être reçu, lui qui est « un des meilleurs ».

« Et ce qu'il y a de terrible, c'est qu'il n'est pas le seul à raisonner de la sorte. Notre petit cousin Bernard, qui prépare sa médecine en inaugurant des vestons sensationnels, ne vient pas moins d'être encore reçu à son dernier examen. S'il est encore ajourné, au prochain conseil de révision, il sera reçu docteur à un âge où, étant donné son travail et sa science, il devrait s'estimer heureux d'avoir accompli le tiers de sa vie d'étudiant.

« Mais alors, où allons-nous et quel sera le niveau d'une jeunesse qui est pourtant la France de demain? Les vieux ne comptent plus, n'est-ce pas? Mais les petits ou plutôt les jeunes qui, pendant votre absence, seront arrivés avec un si petit bagage aux titres où jadis vous en apportiez tant, auront-ils le droit de vous traiter d'égal à égal? Le seul fait de vous être battus enfin, ou d'avoir sacrifié les meilleures années de votre vie au service de la France, ne vous sera-t-il pas compté comme un grade de plus?

« Vois-tu, il me semble que vous avez dès maintenant le droit de poser cette question. Et il me semble aussi que vous avez le devoir d'attirer un peu plus l'attention sur



Ils grognent, mais Ils gardent le sourire.

(1) Voir le commencement de cette enquête dans le numéro 79.

(2) François-Joseph.



LES ANNAMITES SUR LE FRONT DE MACÉDOINE

Trois mille soldats de notre France d'Extrême-Orient sont arrivés ces jours-ci à Paris et vont aller sur le front se battre pour la métropole. Déjà plusieurs bataillons de ces tirailleurs, vigoureux malgré leur apparence chétive, sont à Salonique avec notre corps expéditionnaire et tiennent les tranchées avec entrain et fermeté.



LES SURVIVANTS DU " HAMPSHIRE "

Tous les journaux ont reproduit le rapport de l'Amirauté britannique sur les circonstances de la catastrophe où périt lord Kitchener. On y a lu le détail des derniers moments du grand homme anglais : le récit en fut fait par les quelques res-

capés que l'on voit debout sur cette page. Jetés évanouis à la côte par la tempête avec les débris de leur radeau, ils furent recueillis et sauvés par ce couple de braves gens et leur jeune fille, photographiés ici avec ceux qui leur doivent la vie.



CHEZ LES VAINQUEURS : LE TSAR NICOLAS II PRÉSIDE LE GRAND CONSEIL DE GUERRE

1. Général Shuueff. — 2. Grand-duc Serge Michailowitch. — 3. Général Alexeïeff. — 4. Général Evert. — 5. Général Kvetzinski. — 6. Général Sivers. — 7. Général Kouropatkine. — 8. S. M. le Tsar. — 9. Général Broussiloff. — 10. Général Klobovski. — 11. Général Ivanoff.



Une charge de dragons russes.



CHEZ LES VAINCUS : AU GRAND QUARTIER DE L'ARCHIDUC FRÉDÉRIC

A la droite de l'archiduc Frédéric, généralissime des armées austro-hongroises, le général Conrad de Hoetzendorff, chef d'état-major général. A sa gauche, le général Boehm-Ermoli, commandant l'une des armées que le général Broussiloff vient de battre.

SOUS LA POUSSÉE RUSSE, LES AUTRICHIENS RECULENT EN DÉROÛTE

C'est l'heure d'action qui sonne pour les Alliés après la splendide victoire que vient de remporter le général russe Broussiloff. Après s'être recueillis pendant un an, les armées du Tsar ont foncé irrésistiblement en avant. Du premier coup, nos alliés d'Orient ont crevé le front autrichien sur plus de

400 kilomètres et fait plus de 150.000 prisonniers. A l'heure où nous mettons sous presse, l'armée autrichienne se replie en pleine déroute : Loutsk, Doubno, Horendenka et Sniatyn sont tombées; Czernowitz, la capitale de la Bukovine, est débordée; Kovel, Stanislas et Lemberg sont en grand péril.

J'ai vu...



(Cl. Section photographique de l'armée.)

UN GROUPE DE CHEFS DE SPAHIS DÉCORÉS A L'OCCASION DE LA DERNIÈRE OFFENSIVE. — ON ADMIRERA LA SUPERBE TENUE DE CES HOMMES CASQUÉS D'ACIER ET DRAPÉS DANS LEURS LONGS MANTEAUX BLANCS.